



Le mec de la tombe  
d'à côté

Katarina Mazetti



# Le mec de la tombe d'à côté

Katarina Mazetti

Traduit du suédois par Lena Grumbach et Catherine Marcus

« Prenez une intello pâlotte, vêtue de beige. Et un solide paysan, qui raffole des filles délurées, aux lèvres aussi gonflées que les seins. Chez elle, des meubles design. Chez lui, des broderies de fleurs “furieusement orange”. Plantez ces deux-là dans un cimetière. Elle a perdu son mari, lui sa mère. Drôle d'endroit pour une rencontre. »

*Télé 7 Jours*

« Katarina Mazetti a réussi un roman tendre et plein d'humour sur une histoire d'amour insolite. (...) Une réussite. »

*Prima*

« Voici le plus joli roman d'amour de l'été, le plus drôle, le plus attachant. (...) Un bonheur qui ne vous lâche pas. »

*Cosmopolitan*

Née en 1944, **Katarina Mazetti** est journaliste à la Radio Suédoise. Auteure de livres pour la jeunesse et de romans pour adultes, elle rencontre un succès phénoménal avec *Le mec de la tombe d'à côté*.

Découvrez la suite du *Mec de la tombe d'à côté* : *Le caveau de famille* (parution mars 2011)

Le mec de la tombe d'à côté

du même auteur  
chez le même éditeur

*Les larmes de Tarzan* (2007)  
*Entre Dieu et moi, c'est fini* (2007)  
*Entre le chaperon rouge et le loup, c'est fini* (2008)  
*La fin n'est que le début* (2009)  
*Le caveau de famille* (2011)

en poche (Babel, Actes Sud)

*Le mec de la tombe d'à côté* (2009)  
*Les larmes de Tarzan* (2009)

Ouvrage traduit avec le concours  
du *Centre National du Livre*, Paris

Katarina Mazetti

Le mec de la tombe d'à côté

*traduit du suédois par Lena Grumbach  
et Catherine Marcus*

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com  
www.gaia-editions.com

---

Titre original :  
*Grabben i graven bredvid*

Illustration de couverture :  
© Susan Fox /Trevillion Images

---

© 1998, Katarina Mazetti  
Alfabeta Bokförlag AB, Stockholm

© Gaïa Éditions, 2006, pour la traduction française  
ISBN 13 : 978-2-84720-221-2



*Qui prend le parti des morts ?  
 Qui veille sur leurs droits  
 écoute leurs problèmes  
 et arrose leurs plantes vertes ?*

Méfiez-vous de moi !

Seule et déçue, je suis une femme dont la vie sentimentale n'est pas très orthodoxe, de toute évidence. Qui sait ce qui pourrait me passer par la tête à la prochaine lune ?

Vous avez quand même lu Stephen King ?

Juste là, je suis devant la tombe de mon mari, assise sur un banc de cimetière vert bouteille lustré par des générations de fesses, en train de me monter la tête contre sa dalle funéraire.

C'est une petite pierre brute et sobre gravée seulement de son nom, *Örjan Wallin*, en caractères austères. Simple, presque à outrance, tout à son image. Et il l'a effectivement choisie lui-même, il avait laissé des indications dans son contrat obsèques souscrit chez Fonus.

Il y a de quoi s'énerver. Je veux dire, il n'était même pas malade.

Je sais exactement ce qu'il veut dire avec sa pierre : la Mort est un Élément Parfaitement Naturel du Processus Vital. Il était biologiste.

Je te remercie, Örjan.

Je viens plusieurs fois par semaine pendant la pause de midi, et toujours au moins une fois le week-end. S'il se met à pleuvoir, je sors d'une toute petite pochette un imperméable en plastique. Je l'ai trouvé dans la commode de maman, il est parfaitement hideux.



Nous sommes nombreux à avoir ce genre d'imperméable ici au cimetière.

Je passe au moins une heure ici, à chaque fois, avant de m'en aller. Dans l'espoir sans doute de susciter un chagrin de circonstance, à force d'acharnement. On pourrait dire que je me sentrais beaucoup mieux si j'arrivais à me sentir moins bien, si j'étais capable de tordre les mouchoirs à la pelle ici sur mon banc, sans poser tout le temps ce regard en coin sur moi-même pour vérifier si mes larmes sont vraies.

La vérité, et elle est pénible, c'est que la moitié du temps je suis furieuse contre lui. Foutu lâcheur, tu aurais quand même pu faire plus attention avec ton vélo. Et le reste du temps, je ressens probablement la même chose qu'un enfant quand son vieux canari malade a fini par rendre l'âme. Oui, je l'avoue.

Ce qui me manque, c'est sa compagnie indéfectible et la routine quotidienne. Plus de froissement de journal à côté de moi dans le canapé, ça ne sent jamais le café quand je rentre, l'étagère à chaussures est comme un arbre en hiver, dépouillée de tous les souliers et bottes d'Örjan.

Si je ne trouve pas « Dieu soleil en deux lettres », il me faut deviner, ou passer à la définition suivante.

L'autre moitié du lit double jamais défait.

Personne pour se demander pourquoi je ne rentre pas à la maison, si je venais à me faire écraser par une voiture.

Et personne pour tirer la chasse d'eau à part moi.

J'en suis donc là, à regretter le bruit de la chasse d'eau, assise sur un banc de cimetière. Ça te va comme bizarrerie, Stephen ?

C'est l'atmosphère des cimetières qui me fait tenir ce langage crispé d'humoriste de bas étage. Ça tient de l'autocensure, évidemment, et de la conjuration – mais qu'on me laisse au moins m'offrir cela. Ces petits rituels

sont à peu près tout ce qui me reste pour passer le temps.

Avec Örjan, c'était clair, je savais qui j'étais. Nous nous définissions, c'est bien à ça que servent les relations de couples, non ?

Alors que maintenant, qui suis-je ?

Une femme totalement livrée à ceux qui par hasard la voient. Pour les uns, je suis une électricienne, pour les autres, piétonne, salariée, consommatrice de culture, capital humain ou propriétaire d'appartement.

Ou alors seulement une synthèse de cheveux aux pointes fourchues, de tampons périodiques qui fuient et de peau sèche.

Mais je peux évidemment continuer à utiliser Örjan pour m'identifier. Il peut bien me rendre ce service posthume. Sans lui, on aurait pu me qualifier de « nana solo, trente + », j'ai vu cette formule dans un magazine hier, j'en ai eu le poil hérissé. Alors qu'à présent je suis une « veuve encore jeune, sans enfants », quelle tragédie et quelle injustice. Oui, vraiment, je te remercie, Örjan !

Quelque part me taraude aussi un petit sentiment de pure déconfiture. Je suis tout simplement dépitée qu'Örjan soit allé mourir bêtement comme ça.

Nous avons tout planifié, pour notre avenir proche comme pour le lointain ! Vacances en canoë-kayak dans le Värmland et chacun sa confortable retraite complémentaire.

Örjan aussi devrait être dépité. Tout ce tai-chi, ces pommes de terre bio et ces acides gras polysaturés. Qu'est-ce que ça lui a rapporté en fin de compte ?

Se demande l'humoriste de bas étage en montrant ses incisives jaunes.

Parfois je me mets carrément en rogne à sa place. Ce n'est pas juste, Örjan ! Toi qui voulais tant de bien, toi qui étais si compétent !

Je ressens aussi parfois un léger frémissement impatient entre les jambes, après cinq mois de célibat. Ça me donne l'impression d'être nécrophile.

À côté de la pierre tombale d'Örjan, il y a une stèle funéraire monstrueuse, oui, carrément vulgaire ! Marbre blanc avec calligraphie dorée, des angelots, des roses, des oiseaux, des guirlandes de devises et même une petite tête de mort vivifiante et une faux. La tombe elle-même est couverte de plantes, on dirait une pépinière. Il y a un nom masculin et un nom féminin avec des dates de naissances similaires, à coup sûr c'est un enfant qui honore ses parents de cette façon chargée.

Il y a quelques semaines, j'ai vu pour la première fois la personne en deuil devant la stèle tape-à-l'œil. C'est un homme de mon âge avec un blouson voyant et une casquette doublée avec cache-oreilles. La calotte est à l'américaine, plus haute devant, avec l'inscription *LES FORESTIERS*. Il était très occupé à biner et à nettoyer la plate-bande.

Presque rien ne pousse autour de la pierre d'Örjan. Il aurait probablement trouvé un petit rosier totalement déplacé, l'espèce n'a pas sa place dans le biotope des cimetières. Et le fleuriste devant l'entrée du cimetière ne vend pas d'achillée ni de reine des prés.

Le Forestier vient régulièrement à quelques jours d'intervalle, vers midi, toujours en trimballant de nouvelles plantes et des engrais. Il dégage cette fierté propre aux cultivateurs du dimanche, comme si la tombe était son jardin ouvrier.

La dernière fois, il s'est assis à côté de moi sur le banc et il m'a observée du coin de l'œil, mais sans rien dire.

Il avait une drôle d'odeur et seulement trois doigts à la main gauche.

Putain, je ne peux pas la blairer, je ne peux vraiment pas la blairer !

Pourquoi elle est tout le temps assise là ?

J'avais l'habitude de me poser un moment sur le banc après l'entretien de la tombe pour reprendre le fil de mes pensées. J'essayais de trouver un petit bout de ficelle auquel m'accrocher et qui me permettrait d'avancer encore un jour, ou deux. À la ferme, quand je cavale entre tout ce qu'il y a à faire, je n'arrive pas à penser. Si je ne me concentre pas sur ce que j'ai en mains, inévitablement arrive une mini-catastrophe qui me donne un jour de travail supplémentaire. Je plante le tracteur sur un rocher et l'essieu arrière pète. Une vache s'abîme un trayon parce que j'ai oublié d'attacher son protégé-pis.

Me rendre sur la tombe est mon seul bol d'air, mais même là, j'ai du mal à me dire que j'ai le droit de faire une pause et de simplement penser. Il me faut d'abord biner et planter et m'activer, avant de m'autoriser à m'asseoir.

Et alors je la trouve assise là.

Décolorée comme une vieille photo couleur qui a trôné dans une vitrine pendant des années. Des cheveux blonds fanés, le teint pâle, des cils et sourcils blancs, des vêtements ternes et délavés, toujours un truc bleu ciel ou sable. Une femme beige. Toute sa personne est une insulte – un peu de maquillage ou un joli bijou auraient indiqué à l'entourage qu'elle prête attention à son image et à l'opinion des autres, sa pâleur en revanche ne dit que : « Je m'en fous de ce que vous pensez, je ne vous vois même pas. »

J'aime les femmes dont l'apparence clame : « Regardez-moi, voyez ce que j'ai à offrir ! » Je me sens presque flatté. Elles doivent avoir du rouge à lèvres brillant et de petites

chaussures pointues avec de fines lanières, et remonter de préférence leurs seins sous votre nez. Rien à foutre si le rouge à lèvres s'étale, si la robe est trop serrée sur les bourrelets, si de fausses perles géantes se bousculent autour du cou – tout le monde ne peut pas avoir bon goût, c'est l'effort qui compte. Je tombe toujours un peu amoureux quand je vois une femme plus toute jeune qui a consacré une demi-journée à se pomponner pour qu'on la remarque, surtout si elle a des faux ongles, des cheveux cramés par les permanentes et des talons aiguilles casse-gueule. Ça me donne envie de la prendre dans mes bras, de la consoler et de lui faire des compliments.

Je ne le fais pas, évidemment. Je les vois à la poste ou à la banque, jamais de plus près, et les seules femmes qui passent à la ferme sont l'inséminatrice ou la véto. Munies de longs tabliers bleus en caoutchouc, de grosses bottes, un foulard sur les cheveux, elles brandissent des tubes avec du sperme de taureau à tout bout de champ. Elles sont toujours trop pressées pour rester boire un café – même si j'avais eu le temps d'entrer en préparer.

Maman n'arrêtait pas de me tarabuster les dernières années pour que je « sorte » me trouver une fille. Comme si elles étaient là dehors quelque part, un troupeau de filles dociles, et qu'on n'avait que l'embarras du choix. On prend bien le fusil pendant la saison de chasse pour sortir se tirer un lièvre, alors...

Elle savait, bien avant moi, que le cancer la rongerait lentement de l'intérieur et que j'allais me retrouver seul avec tout le travail de la ferme, mais aussi avec tout ce qu'elle avait assumé au fil des ans : une maison chaude, des draps propres, une salopette de travail lavée tous les deux jours, de bons petits plats, toujours du café au chaud et des gâteaux qui sortaient du four. Il y avait un boulot énorme derrière tout ça dont je n'avais pas eu à

me soucier – le bois à fendre, le chauffage, les baies à cueillir, la lessive, les tâches que je n'ai jamais le temps d'accomplir maintenant. La salopette tient debout toute seule, imbibée de merde et de lait caillé, les draps sont grisâtres, la maison glacée quand on entre et le café se résume à une tasse d'eau chaude du robinet avec du Nes. Et jour après jour cette putain de saucisse de chez Scan – Les Produits des Éleveurs Suédois, qui éclate invariablement dans le micro-ondes.

Elle avait pris l'habitude de poser la deuxième partie du *Pays*, ouverte aux petites annonces de rencontres, à côté de ma tasse. Parfois elle avait entouré une annonce. Mais elle ne disait jamais rien directement.

Ce que ma mère ne savait pas, c'est qu'il n'y a plus de jeunes filles qui attendent au quai de collecte du lait, prêtes à devenir la maîtresse de maison d'un Célibataire-séduisant-avec-Propriété-à-la-campagne. Elles sont toutes parties en ville et aujourd'hui elles sont devenues institutrices et infirmières. Elles ont épousé des mécaniciens ou des commerciaux et elles tirent des plans sur la comète pour devenir propriétaires d'un pavillon. Des fois, elles reviennent ici en été avec leur mec et une tête blonde dans un porte-bébé et elles se la coulent douce sur une chaise-longue dans la cour de la vieille ferme des parents.

Carina, qui me poursuivait tout le temps au collège et qui était partante si on la baratainait un peu, me tend des guet-apens à l'épicerie, parfois. L'épicerie ouvre pendant les mois d'été, pour quelques années encore avec un peu de chance. Elle me saute dessus tout à coup en faisant comme si c'était un pur hasard qu'on se croise, puis elle commence l'interrogatoire, si je suis marié, si j'ai des enfants. Elle habite en ville maintenant, avec Stefan qui est magasinier aux Galeries Domus, dit-elle d'un air triomphant, s'attendant à me voir verser des larmes sur ce que j'ai loupé. Tu peux toujours courir !

La bonne femme toute pâle, elle a peut-être aussi de vieux parents chez qui aller se la couler douce en été. J'apprécierais d'être débarrassé d'elle pendant quelques semaines. Quoique, en été, je n'ai même pas le temps de venir ici, sauf s'il pleut des cordes, mais ça, c'est pas terrible pour la récolte d'automne.

Et cette pierre tombale qu'elle ne quitte pas des yeux ! C'est quoi cette pierre ? On dirait un truc que le géomètre a balancé là pour marquer la limite du terrain !

C'est maman qui a choisi la stèle de papa. Je vois bien que c'est une stèle pompeuse mais je vois aussi tout l'amour qu'elle a mis dans son choix. Elle y a passé des semaines, elle a commandé plein de catalogues. Tous les jours elle avait une nouvelle idée de décoration et pour finir, elle a tout pris.

Örjan, c'est un père, un frère, ou c'était son homme ? Et du moment qu'elle se donne la peine de venir, jour après jour, et de rester là les yeux rivés sur la pierre, elle pourrait au moins se donner la peine de planter quelque chose sur la tombe.

*Évidemment que les bords de la plaie luttent pour se refermer  
et que l'horloge voudrait qu'on la remonte  
(pas marrant de rester bloquée sur une heure et demie !)  
Dans les membres amputés, des douleurs fantômes  
se manifestent*

Aujourd'hui, il s'est passé une chose totalement imprévue.

Il faisait un temps d'automne froid et limpide, et à midi j'ai fait mon petit tour au cimetière. Le Forestier était là sur le banc, il m'a reluquée d'un air morose, comme si je lui faisais subir une violation de domicile dans son cimetière personnel. Il avait déjà dû accomplir ses gestes rituels d'horticulteur, parce que ses mains étaient pleines de terre. Je me demande pourquoi il n'a que trois doigts.

Je pris place sur le banc et je commençai à penser aux enfants qu'on aurait eus, Örjan et moi. Örjan aurait profité de la moitié du congé parental et il aurait été imbattable en couches hypoallergéniques et en porte-bébés ergonomiques. Il aurait fait des séances de piscine avec le pitchoun.

Nous sommes restés mariés cinq ans et pendant ce temps nous ne nous sommes pratiquement jamais disputés. Des paroles un peu sèches de temps à autre, une rebuffade par-ci, une moue de mépris par-là, toujours de ma part, mais sans que ça ne dégénère, jamais.

Ce n'était pas grâce à moi. Örjan ne se disputait avec personne. Il expliquait aimablement et inlassablement son point de vue jusqu'à ce qu'on baisse pavillon par pur épuisement.



Il est arrivé une fois ou deux que toute cette douceur me fasse perdre le contrôle et que je me conduise comme un enfant – coups de pieds dans les meubles, sorties bruyantes, portes claquées. Il faisait toujours celui qui ne remarque rien, et je n’insistais jamais, ça aurait fait mauvais genre et j’aurais eu l’impression de lui céder des points.

Une fois, j’ai froissé son journal, page par page, et je l’ai bombardé avec les boules de papier. Nous avions consacré la moitié du samedi à ce journal – des articles de fond dont il convenait de débattre, des événements culturels à noter même s’ils se déroulaient à trois cents kilomètres, il fallait rire des déboires d’Ernie et prévoir un petit dîner du samedi soir exotique avec des tomates séchées au soleil. J’ai eu la sensation que la vraie vie me passait sous le nez, elle passait en trombe devant la fenêtre pendant que nous lisions, et j’ai happé le journal pour prendre l’offensive. Alors ses yeux marron sont devenus tellement tristes que je n’avais plus que deux choix : lui flanquer une beigne ou me mettre à pleurer.

J’ai pleuré, évidemment, de rage. Parce que ce qui m’agaçait le plus, c’est qu’en général c’était *lui* qui enfilaient ses bottes vertes et partait rejoindre le monde réel avec les jumelles en bandoulière avant même que j’aie lu la moitié du journal. « Tu mets toujours des jumelles entre la réalité et toi », ai-je reniflé, me sentant terriblement incomprise, de tout le monde, y compris de moi-même.

Quelques jours plus tard, il me glissa, de but en blanc, un article sur les tensions prémenstruelles en me tapotant gentiment la main. Ma première réaction fut d’en faire une boule et de la lui lancer à la figure, mais le temps que je passe à l’attaque, il avait déjà enfourché son VTT dans la cour, et était parti.

Au début, j’étais amoureuse de lui. J’écrivais des lettres d’amour en hexamètres qui le faisaient sourire. Je grim-

pais dans les arbres, sur des branches frêles pour photographier des nids d'oiseaux pour lui et j'entrais dans l'eau glacée des ruisseaux et laissais des sangsues se fixer sur mes jambes quand il en avait besoin pour ses recherches.

Peut-être parce qu'il était tellement beau. Un teint chaud et hâlé, un grand corps harmonieux, de magnifiques mains musclées qui étaient toujours occupées à quelque chose. Ça me plaisait que d'autres femmes le regardent, pour ensuite hoqueter de surprise en voyant ma personne délavée à ses côtés. (Eh oui ! Je l'ai pêché toute seule, ce gaillard, que ça te serve de leçon, ma belle !)

Pure esbroufe. Je n'en sais rien, comment j'ai fait pour « l'avoir ». En général, je n'éveille pas plus d'intérêt auprès des beaux mecs que le dessin d'un papier peint choisi par un responsable de H.L.M.

Mais une fois qu'Örjan m'a eue dans son viseur – je travaillais au service informatique de la bibliothèque et je l'aidais à dénicher des magazines zoologiques en anglais – il sembla méthodiquement se dire que j'étais Sa Femme, la seule qu'il avait l'intention de privilégier désormais. Un peu comme il privilégiait toujours les articles pour la vie au grand air de *Fjällräven*.

Au début, j'avais le sentiment qu'il me testait, une sorte de vaste sondage des consommateurs. Dans la forêt. Au lit. Au cinéma, et pendant la discussion au café après. Sans la moindre aspérité nulle part. Nos opinions s'accordaient comme deux aiguilles qui tricotent le même pull, et nous contemplions avec ravissement le motif qui apparaissait.

Puis nous nous sommes mariés et nous avons pu souffler un peu. L'examen de maturité était passé, place maintenant à l'étape suivante.

Nous étions au stade des sourires devant la vitrine de

Tout pour Bébé quand il s'est tué. Tôt un matin il s'est fait écraser par un camion alors qu'il partait à vélo observer les jeux des grands tétras. Il écoutait une cassette avec des chants d'oiseaux sur son walkman – soit il n'a pas entendu le camion et s'est déporté, soit le conducteur s'est endormi au volant.

La petite pierre sobre au cimetière est tout ce qui reste. Et je suis furieuse contre lui de m'avoir laissée en plan, sans même avoir discuté la chose avec moi au préalable... Maintenant je ne saurai jamais qui il était.

Je sortis mon calepin du fourre-tout. C'est un petit carnet bleu à la couverture rigide avec la photo d'un voilier sur une mer bleue. J'écrivis :

*Évidemment que les bords de la plaie luttent pour se refermer  
et que l'horloge voudrait qu'on la remonte*

Je sais pertinemment que ce n'est pas de la Poésie que j'écris. J'essaie simplement de saisir l'existence en images. Je le fais pratiquement tous les jours, un peu comme d'autres dressent des listes de choses à faire pour agencer leur quotidien. Personne n'aura jamais à lire mes vers – pas plus que je ne raconte mes rêves aux gens. À chacun sa méthode pour appréhender la vie.

Le Forestier me lorgna un peu timidement. Vas-y, rince-toi l'œil, pensai-je, tu n'as qu'à te dire que je suis une ménagère méticuleuse qui prépare le budget de la semaine.

Juste au moment où je remettais le capuchon de mon stylo-plume (j'ai réussi à en trouver un – la versification se fait de préférence à la plume), une maman et sa petite fille de trois, quatre ans, un arrosoir à la main, se sont arrêtées devant la tombe voisine de celle du forestier. L'arrosoir était rose vif et brillant, il avait l'air tout neuf, et la petite le portait comme s'il s'agissait des joyaux de la

couronne. Sa maman a commencé à s'affairer avec des vases et des fleurs, alors que la petite fille sautillait parmi les tombes et jouait avec son arrosoir. Soudain elle s'est plaqué la main sur la bouche, l'air effaré et les yeux ronds comme des billes :

– Oh maman ! J'ai arrosé le panneau ! Maintenant Papi va encore se mettre en pétard !

J'ai senti les coins de ma bouche s'étirer vers le haut et j'ai jeté un œil sur le Forestier. Et juste à cet instant, il m'a regardée.

Lui aussi souriait. Et...

Impossible de décrire ce sourire-là sans plonger dans le monde merveilleux des vieux standards de bal mu-sette.

Dedans, il y avait du soleil, des fraises des bois, des gazouillis d'oiseaux et des reflets sur un lac de montagne. Le Forestier me l'adressait, confiant et fier comme un enfant qui tend un cadeau d'anniversaire dans un paquet malmené. Ma bouche est restée étirée jusqu'aux oreilles. Et un arc de lumière a surgi entre nous, j'en mets ma tête à couper encore aujourd'hui – un de ces arcs bleus que mon prof de physique produisait avec une sorte d'appareil. Il s'est écoulé trois heures, ou trois secondes.

Puis chacun de nous a tourné la tête pour regarder droit devant, tous les deux en même temps, comme tirés par une même ficelle. Des nuages sont venus voiler le soleil, et derrière mes paupières fermées je me suis fait une rediffusion en boucle et au ralenti de son sourire.

Si Märta, ma meilleure et sans doute seule amie, m'avait parlé d'un sourire comme celui que nous venions d'échanger, le Forestier et moi, je me serais dit que c'était là encore une expression de sa fabuleuse faculté d'embellir la réalité.

Je le lui envie, ce don. Pour ma part, j'ai plutôt tendance à me dire, quand un bébé sourit, que c'est un

réflexe. Une étoile qui file n'est sans doute qu'un satellite télé naufragé, le chant des oiseaux est rempli de menaces envers les intrus, et Jésus n'a probablement jamais existé, en tout cas pas à cet endroit et à cette époque.

« Amour » est le besoin de variation génétique de notre espèce, sinon il suffirait qu'il y ait des femelles qui se multiplient par parthénogenèse.

Bien sûr que je suis au courant des forces incroyables qui s'agitent entre les hommes et les femmes. L'ovule baigne là dans notre ventre et tout ce qu'il veut, c'est être fécondé par un spermatozoïde convenable. Dès qu'il y en a un qui approche, la machinerie hoquète et se met en branle.

Mais je n'étais pas préparée à ce que l'enveloppe du spermatozoïde ait un tel sourire ! L'ovule se mit à frétiler en moi, à bondir, à clapoter, à faire des sauts périlleux et à envoyer des signaux : « Par ici ! Par ici ! »

J'eus envie de lui crier : « Assis, pas bouger ! »

Je détournai la tête du Forestier et jetai un regard discret sur sa main posée sur le banc. Il n'arrêtait pas de tripoter un porte-clés Volvo avec ses trois doigts.

À la place de l'annulaire et de l'auriculaire, il n'y avait que les jointures de l'articulation. Ses mains étaient encrassées de terre et peut-être de fuel, et les veines sur le dos de la main étaient gonflées. L'envie me prit de renifler ses mains et de frôler les jointures avec mes lèvres.

Bon sang, il fallait que je me sauve d'ici ! C'est ça qui arrive quand une femme adulte vit sans homme pendant quelque temps ?

D'un bond, je me suis levée, j'ai attrapé mon fourre-tout et je me suis mise à courir tout droit vers les grilles, en sautant par-dessus les pierres et les bordures.